

*Jean Daive*

# **L'Autoportrait aux dormeuses**



Extrait de la publication



# L'Autoportrait aux dormeuses

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

NARRATION D'ÉQUILIBRE

1982 – 1990

4 volumes

*Antériorité du scandale*

« *Sllt* »

*Vingt-quatre images seconde*

\*

W

\*

*America domino*

\*

*Alphabet*

*Une leçon de musique*

*Grammaire*

*Suivez l'enfant*

LA CONDITION D'INFINI

1995 – 1997

4 volumes

*Un trouble*

\*

*Le Jardin d'hiver*

*La Maison des blocs tombés*

*Le Mur d'or*

\*

*Sous la coupole*

\*

*Americana*

*Un délinquant impeccable*

TRILOGIE DU TEMPS

*Objet bougé, 1999*

\*

*Le Retour passeur, 2000*

\*

*Les Axes de la terre, à paraître*

\*

*L'Autoportrait aux dormeuses, 2000*

Jean Daive

# L'Autoportait aux dormeuses

*Roman*

*P.O.L*  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2000

ISBN : 2-86744-791-7

J'ai dit que j'aime. Je n'ai pas dit comment. Ce que veut dire Je t'aime, dis-moi ce que veut dire aimer à l'oreille comme je t'ai dit hier que je ne t'aimais plus. Pourquoi est-ce arrivé à l'instant de notre rencontre où nous nous sommes aussitôt géométrisés jusqu'à la dissymétrie sauvage mais paraît-il nécessaire, parce que ma naissance liée à la tienne a fixé un horizon au-dessus de nos berceaux solitaires et qu'elle – ma naissance – a intensifié notre anomalie monstrueuse ? Il n'y a pas de ciel étrangement bleu ou profond. Il n'y a pas de mémoire. Simplement une étendue de plan vide au-delà de la fenêtre située à gauche par où pénètre la lumière. Il n'y a pas de ville visible. Rien que le trapèze d'une place fermée d'arcades sévères dont le sentiment de fatalité a menacé par la folie et par la musique des ombres brisées sur les façades. J'ai regardé les portiques et les mystères endormis entre les colonnes de

pierre. L'endroit est vaste. J'y ai aimé dans des peurs.  
C'est là que le principe de révélation s'est mis à me  
transformer en objet bougé. Oui. J'ai à m'expliquer le  
tourment qui s'est introduit là.



J'ai conçu l'idée d'une Villa pourvue d'innombrables salles et réservée à moi-même, c'est-à-dire à un homme qui a renoncé, mais où viendraient disparaître des femmes séparées de mon temps par des perspectives de durées infinies. Des scènes encore à naître sont de cette façon attendues à leur place dans les chambres. Une Villa ronde comme un crâne et à l'architecture tragique d'un monde qui ne regarde plus que la fin. La fin et le souvenir de la fin. Je m'émerveille des murs aux volumes musicaux derrière lesquels s'est consommé le sacrifice. Chaque pierre, chaque ombre, est l'exacte proportion d'une volonté, presque d'un défi, et j'ai joué là ma vie dans un édifice qui est le plan d'une obsession pour retrouver sous le marbre blanc la nature des corps. La conversation y est lointaine comme la beauté des salles à laquelle s'accorde une souveraine négligence. En déambulant

de chambre en corridor, de pièce en vestibule, j'erre dans une activité du chuchotement. L'écho ainsi architecturé de colonnes blanches portant une immense coupole est riche d'ordres et de regroupements variés. La Villa est une borne millénaire qui se rapproche de la profusion des astres. J'appelle. J'ai appelé. Le cri n'est que le songe d'une bouche qui s'ouvre sans force contre la chaleur du monde et qui en hallucine le secret. Le chaos se décompose le long des nerfs, réveillant pour cette fois la condition humaine. J'ai appelé avec l'acharnement de quelqu'un qui ne lutte plus, qui ne parle plus, mais laisse agir les formes aggravées du souvenir des architectes et des maçons. J'ai peur. Les cris résonnent et les salles en prolongent l'existence dans la Villa encombrée de bibliothèques, de bains et de corps emmaillotés. J'ai pensé à excéder jusqu'au bout mon abandon de toute chose ou des affaires humaines et à utiliser mortellement les imprécations autant que les cérémonies réservées d'ordinaire à l'interdit. L'insomnie est sœur de la mort. Je suis un homme qui ne dort pas, un insomniaque qui chaque nuit donne audience à sa mort. Je reste à attendre assis à une table ou je déambule entre les livres et les bains. La nuit est pleine d'étoiles grandes comme des écoles. Elles brillent. Elles posent la moitié du ciel sur le marbre blanc. Je viens sans élargir le monde à l'autre moitié perdue. Je glisse. J'avance. Je ne superpose rien à la destruction, car les poids ont

tout détruit. Est-ce là l'austérité du néant dont je tourmente la chair non comme un problème, mais comme un simple jeu de la chair ? Si je me déplace, c'est que je ne suis déjà plus. Si je déplace les ombres qui manœuvrent autour de moi les piliers, c'est que je ne suis déjà plus. Si les occasions ne constatent plus rien, ni l'esprit ni l'univers, si la volupté oublie la convalescence des corps et la torture que le temps leur inflige, c'est que je ne suis déjà plus. Si les témoignages remplissent des cuves, divertissent des plans de réforme, n'empêchent pas le retour d'un désastre, si des mains nues ne rétablissent pas les oreillers défaits, ne touchent pas le sommeil, la tiédeur, le front moite de l'enfant endormi, ne dénombrent pas les feuilles du kaki, c'est que je ne suis déjà plus. Si je reviens, c'est que je ne suis déjà plus. Si je pars, si j'aime, si je te regarde. Si je te perds.

Je ne te regarde pas. Je ne t'ai jamais regardée dormir la nuit les yeux morts presque aussi nacrés que le silence des dominos. Les oreillers sont gris perle, montrent un corps immobile et nu dont la perfection s'emploie à moduler les harmonies très exactement comme celles d'une pensée simple ou d'une voix pure. J'ai apprécié la profondeur de la nuit, l'odeur de la terre partout présente devant les murs de briques rouges, la lucidité tempérée par la fraîcheur de l'eau qui coule dans les éviers et aussi les bassins, les jardins,

les piliers, les arcades, les étages de la Villa que j'habite maladivement, c'est-à-dire dans sa perspective isométrique. Le danger est infini. Le lieu n'a pas de lieu. Son volume est en expansion permanente. Comment vivre malgré le soulèvement général des murs, des planchers et des toits? Je ne te regarde pas. Je ne suis déjà plus dans ce crâne si singulier dont l'appareil déroule les formes et la géométrie des volumes. La construction se désintègre en blocs identiques et flottants comme si elle était une annexe de mon corps plongé dans l'éloignement sidéral de ses membres. Le morcellement est rapide et la complexité des galeries inspire toute une organisation de rampes qui préserve trois lieux de l'afflux en désordre : l'Atelier, la Tente, l'Amphithéâtre maritime.

Qui je suis? Qui je ne suis plus? Qui je ne suis pas? Trois questions pour trois accès à la Villa avec ses trois entrées, chacune double, prévues dans trois façades aveugles, derrière lesquelles un faisceau lumineux semble se briser sur le paysage éternel des escaliers vides, plus crûment à trois reprises là où les lois de l'acoustique introduisent un ordre de vie. J'erre dans un volume sans plafond maçonné et je me demande si je ne recherche pas plus profondément à perfectionner un système de réduction des fractures. Que faut-il encore expérimenter sur moi et les autres afin de rendre aux murs leur état de rumeur et au ciel qui

couvre la Villa les saisons de la blessure? L'amour enfermé dans un corps ne doit-il pas se prêter à la dissection et à l'étude des plaies?

Je ne prends plus connaissance du monde. Je garde la chambre, celle qui mène à ce que j'appelle l'atelier. J'attends là. Seule Ada y a le droit d'accès, par la double porte de la façade Nord et un long couloir, après avoir contourné une cour vitrée où flotte la tente légère au-dessus d'une architecture de bains, d'arbres et de plantes. Ada vient. Elle s'avance avec le troisième monde, parce qu'elle suce ses doigts, parce qu'elle ne peut murmurer aucun son, parce qu'elle se couvre d'un morceau de tissu. Elle entre d'un pas majestueux, le regard tourné vers ce qui tient lieu de plafond. « Une conscience, pense-t-elle, là-haut, une lumière ou peut-être un plancher lumineux. » Elle gesticule. Aucune cohésion. Elle crie. Elle grimace en criant des fragments de douleurs musicales. Elle souffre de ne pouvoir ni marcher ni voir. Elle voit la folie. Cris inarticulés. « Tous les noms sont des machines et je suis toutes les machines de l'Histoire », pense-t-elle en tournant sur elle-même dans l'atelier. Elle remercie et salue, applaudit et se plaint de sa « résurrection précoce, prématurée, précipitée ». C'est la nuit dans la Villa. Ada pleure. Je ne suis plus dans sa tête. Ada ignore ou feint d'ignorer où elle se trouve et auprès de qui, mais remercie chaleureusement de l'accueil si magnifique.

Hébétude comme à chacune de ses apparitions. Elle noue autour de sa taille le morceau de tissu rouge pour la durée plus ou moins longue ou brève de l'audience. Par angoisse, elle brise une vitre afin de protéger l'entrée de l'atelier avec les débris de verre et la chaise basse où elle s'assoit. Et c'est de la sorte, en regardant son ombre et la mienne ne pas trembler sur le marbre blanc, avec un mélange de soumission et de prudence, de révolte et de peurs silencieuses, que je me suis approché d'elle en crucifié. L'éclat blanc de ses yeux sans doute touché par les médicaments ne s'ouvre pas pour regarder nos ombres ou le vide dans l'atelier, il s'éclaire à mesure que je m'approche d'elle : « Si personne ne me tue, pense-t-elle, je vous envoie ma peau vous étouffer. » La nuit n'est pas silence, elle est machinations visiteuses à l'égard de ceux qui pensent que tout se règle selon décisions, secrets, oracles. Pour la première fois, je regarde sans doute la nuit en face à face, sans douceur, sans harcèlement. Grise lumière lointaine perlée de pleurs dans l'atelier et qui éprouve, semble-t-il, l'éclat pâle des dalles. Elle n'est pas ma sœur parce qu'elle propose une vie sans idée de retour et elle me sépare de moi-même. Elle ne me rassure pas. Elle est un luxe sauvage et une volupté médicale qui ne peuvent indigner un homme dont le besoin est de vivre dans l'effondrement. Je lui dis que je l'appelle à mon secours avec toute la mémoire de ses tortures. Elle baisse les yeux sur le morceau de tissu qui maladroitement

ment l'habille en dévoilant la minceur, la nudité d'un corps à la grâce pensive. Rien n'a bougé ici. L'instant glisse le long d'une pente invisible. Soudain j'ai à vivre le franchissement brutal de certaines extrémités silencieuses de la terre. Il y a la certitude immédiate que règne toujours dans toute sa constance le sortilège initial, lié à l'horreur. Je ne l'appelle pas le retour du temps, mais la prière du crime. Couverte de lignes, la nuit est lente, réchauffée par la course des météores tout autour de la Villa dont les vibrations et les ondes confirment les trajectoires inscrites au ciel. Ada est assise au milieu de l'atelier. Je l'entends respirer. Sa poitrine se soulève sans promettre nécessairement un état de chaos.

Je me demande si tout est à l'échelle, si je dois mesurer le crâne, l'épaule, le pas, puis les astres, les mouvements de l'atelier, les ondes combinées en Ada, enfin la Villa, les prismes de ses maçonneries, le chaos qui creuse Ada. Un organisme déploie ses cercles, exprime, coordonne un ordre. Quelle est sa vérité? Je ne me désespère pas à l'idée de recommencer une journée, mais je souffre des souvenirs que celle-ci m'oblige à vivre comme un chaos. De quelle angoisse, de quelle perte mon aventure avec Ada est-elle remplie? Je marche, je tourne autour de la chaise vide. Je serre dans une main mon fer à souder.

La chambre faiblement éclairée laisse deviner une multitude de formes, grises comme la fumée, qui semblent s'appuyer sur des ailes. Le jeu des ombres mêlées à la nuit montre confusément un mélange des lueurs venant de la chaise vide et de la lanterne suspendue au-dessus des baignoires. Je crée des réalités et je ne suis compétent dans aucune question de l'usage des mondes créés. Pourquoi? Je ne vois plus rien dans les larmes réelles. Voici ce que j'ai à découvrir : de quelle nature peut bien être ma condition d'effondrement? Une seule certitude : je peux provoquer infailliblement des lieux de résurrection, selon une méthode obstinée, si je me veux moi-même.

J'ai brisé volontairement une vitre afin d'arrêter ou de suspendre les imaginations de ma folie. Le personnage que je suis d'un établissement qui reste à définir passe ses journées à dessiner sur les sables toutes sortes de figures géométriques ayant sans doute valeur de chronique. Au bord du vide, comment imposer au monde des visions du cauchemar à la perfection pure aussi sévère que les trois côtés d'un triangle? Le secours vient ou semble venir avec la suite des apparitions d'un cercle, par exemple, ou des quatre côtés d'un carré. Secours est le mot, parce que cette opération magique évoque une histoire perdue, et les différents signes en ont enregistré la part de songe et la part de sacrifice. Une loi admirable et



mystérieuse, exercée à maintenir ingénieusement un deuil universel, ordonne de détruire et de me détruire. En dessinant des figures, des signes, parfois des lettres, je pense pouvoir intégrer mes agitations extérieures à la ferme détermination de comprendre une vie cachée sans m'inquiéter des risques que la chair veut m'infliger en faveur de ma destruction. Et les aveux ne sont pas finis.

Il n'y a pas de vent dans l'atelier, il y a de l'air et le calme. Le calme sans souffrance, dont la seule fonction est de fondre comme un métal toute idée de croissance, c'est-à-dire de solitude. Le calme, tel un soleil, éprouve l'espace partout et par-dessus tout. Je n'ai pas à avoir l'impression de regarder les choses comme mortes depuis longtemps : elles ont atteint un état qui ne transmet plus le danger ni la profondeur. L'air sec et guerrier que je respire, accablant pour les nerfs, réellement musical parfois lorsqu'il siffle dans la poitrine, n'affaiblit pas : il modifie à chaque respiration mon projet d'existence. Pourquoi ? Parce que je vis le souffle d'air comme un divertissement des avalanches les plus monstrueuses. Cependant il a une qualité rare, celle d'avoir la nature du pardon à l'égard d'un être insupportable. Je monte, j'ai la sensation de monter. Je monte, lorsque je marche à travers les pièces. L'air de la Villa, d'une limpidité redoutable, me plonge dans un découragement hon-

teux et définitif qui me pousse à marcher, à monter.  
Jusqu'où ?

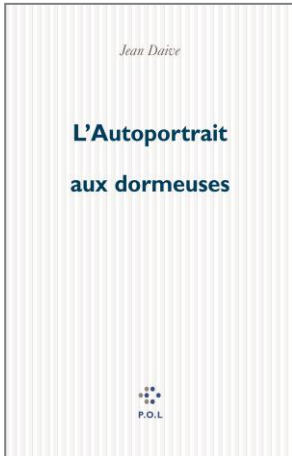
La torpeur est passagère, le calme est apparent. Les jours et les nuits passent. J'ai la certitude de vivre dans une succession de durées stupéfiantes, mais parfaitement identiques. Cela me fascine, parce que cela me perd dans une éternité de vie. La lumière des jours, l'obscurité des nuits. La Villa sous le soleil, la Villa sous les étoiles. Et les objets comme des lampes veillent à mes côtés. Je suis assis sous la tente qui protège de la lumière un gigantesque toit-jardin où se calibrent les céramiques fastueuses des bains et les larges feuilles d'une friche savamment vague. C'est un val à l'abandon, étouffé de tiges et de brindilles impénétrables avec fougères, verdure râpeuses, clairières, branchages de frênes et ajoncs, tilleuls nains d'un vert soufré. L'ombre s'accorde à une concentration extrême d'épines et de couleurs acides alors que le silence s'enfonce dans le paysage en laissant des éclaircies et des touffes endormies. La beauté d'une telle végétation ne remet pas en cause la réversibilité du temps, car la perspective ici est partout, broussailleuse, raccordée sans cesse au taillis de sureaux et de seringas, aux fouillis de groseilliers à maquereau. Trouées noires, coulées jaunes, feuillages d'un blanc terne embrument l'horizon de duvets et de fleurs safranées. La beauté ainsi usée au long des pentes encroûtées par les racines

n'est pas dangereuse. Nulle part la vue ne se dégage. Le corps n'y a pas accès. J'attends. J'attends les tortures physiques, là où commence la clôture.

Par-dessus la terrasse des rafraîchissements monte penché devant moi le ciel laiteux. Le plus souvent, il a l'aspect d'un miroir brûlé renvoyant une image en nombre infini, presque vide ou presque toujours traversée. Il ne retrouve plus ce que je vois, il l'accidente. Et durant des heures je fixe le ciel, parce que l'action des nuages n'est pas sans agir sur le jardin, ni sans commander les apparitions de la soyeuse Ira, l'enfant à la corde. Elle entre dans la Villa par la façade Sud, dont elle emprunte les corridors longs, les salles répétées à la géométrie pure comme les piliers innombrables. Géométrie pure du nombre et de la forme. Elle vient sans provoquer les jeux du labyrinthe au cœur desquels j'attends les éclats de rire, les grimaces et les cris d'enfants qui dévorent la lune avec volupté. Par-dessus les montagnes vient le soir. La danseuse à la corde, aux yeux noirs, apparaît délicieusement impudique. Elle danse, elle saute avec les bulles d'air irisées de son sourire moqueur. Le mince torse nu a la beauté d'une tige ondoyante, couronnée d'une chevelure dont je ne méconnais pas la saveur. Il y a une fureur calculée et courageuse lorsqu'elle rebondit sur le sable et qu'elle remplit le corps d'une guerre déterminée jusqu'à durcir chacun de ses

muscles, jusqu'à dessiner chacune de ses veines harmonieusement. Au milieu du désordre de ma propre quantité, Ira, en traçant des mouvements d'hélice autour de moi, m'entoure d'une illusion de vol qui réveille des souvenirs douloureux. Qui a dit que les éternités de passage en l'homme sont inoffensives au point de revenir sous la forme de remerciements, de beaucoup de salutations et de grandiloquentes affectations ? Et je remercie et je salue la corde, elle trace le même cercle où se tient nue l'enfant. Indéfiniment. Le temps vrille. Je suis transpercé. Comment venir à bout des choses les plus douloureuses ? Comment lutter ? Je n'ai pas d'excuse. Il n'y a pas de danger réel. Rien qu'une corde qui découpe l'air sans nous faire saigner. Ira rebondit. Je m'approche de ce mur de vent qui bat comme un pouls et prend de l'intensité et de l'ampleur. Sa bouche est ouverte sur un bruit infernal. Ma bouche pressée par l'angoisse est ouverte sur la sienne. Pas de dernier souffle. L'amusement de manière naturelle. Le bond sur le sable répété de manière naturelle. Le cercle d'air semble passif et vide tant la vitesse de la corde opacifie le centre où celle-ci devrait se trouver et cependant le centre se met à s'enflammer par une brûlure. Je lui prends le bras, glisse les mains dans ses cheveux. La corde retombe et se noue autour des reins. Quelle en est l'explication ou la merveilleuse innocence ? « Oui. » Mon rôle est celui d'une victime dont la seule consolation est de croire à

Achévé d'imprimer en octobre 2000  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a. à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1705 – N° d'imprimeur : 002551  
Dépôt légal : octobre 2000  
*Imprimé en France*



Jean Daive  
**L'Autoportrait aux dormeuses**

Cette édition électronique du livre  
*L'Autoportrait aux dormeuses* de JEAN DAIVE  
a été réalisée le 27 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2000  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867447914 - Numéro d'édition : 407).  
Code Sodis : N46581 - ISBN : 9782818011232  
Numéro d'édition : 230952.